Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 3 (1762)

Heft: 1

Vorwort: Préface

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



PREFACE.

Rois années se sont écoulées depuis la fondation de notre Société. Avons-nous réussi à exciter parmi les Citoyens aisés de notre Patrie, le goût des occupations rurales? Nos essais ont-ils répandus de nouvelles lumières, sur l'art important de l'agriculture, parmi la classe respectable des laborieux cultivateurs? Nous ne déciderons pas absolument ces questions; mais après en avoir pris occasion de mettre dans leur vrai jour les vuës de notre zèle bien intentionné, nous peserons les motifs d'espérance, qui soutiennent nos soibles travaux.

S'il se trouve des personnes gouvernées par une imagination impatiente, qui, à la simple annonce d'une Société, se promettent une réformation subite dans les méthodes reçues, & s'étonnent de la lenteur des recherches, qui n'aboutissent souvent qu'à confirmer des principes simples & déjà t 2 éta-

établis, il se rencontre aussi un nombre beaucoup plus grand de personnes, que toute idée de nouveauté allarme ou choque, & qui, par un préjugé, dont la source est dans l'indolence, la paresse ou l'amour propre, aiment à prévoir les mauvais succès d'un zèle, qu'ils dédaignent, parce qu'ils n'en trouvent pas le germe dans leur cœur.

Il est encore de ces Citoyens oisifs ou frivoles, qui se doutent à peine, que la nature, en reproduisant chaque année les moissons de nos champs & l'émail de nos prairies, ne fasse que rendre à l'homme le prix de son travail; ils semblent ignorer que l'agriculture foit un art, & vous ne les perfuaderez pas aifément que cet art, si nécessaire & si longtems cultivé, puisse être susceptible d'un nouveau degré de perfection. On prétend que l'agriculture n'est point sujette à ces revolutions qu'essuient les arts frivoles du luxe; on se persuade que les guerres ne font qu'en suspendre l'exercice, & que la paix aussi-tôt la fait revivre: Delà on conclud que chaque peuple doit connoître à fond les ressources qu'il peut esperer de cette portion de la terre, qu'il cultive depuis tant de fiécles.

D'autres personnes mieux instruites de l'état actuel de notre agriculture nous objectent, que si cette prémiére industrie & les arts qui en dépendent, se trouvent en décadence quelque part, cet état de langueur peut avoir sa source dans un vice de la constitution ou des mœurs, qu'une Société de quelques Citoyens zélés entreprendroit vainement ou imprudemment de corriger. Quelques personnes sages se persuadent même fortement, que la culture d'un pays, quoique susceptible de quelque augmentation, se trouvant en balance avec les besoins d'une nation, il seroit désavantageux de faire tomber le prix des prémiéres denrées, en multipliant les productions de la terre. C'est ici le lieu le plus convenable de répondre à ces diverses objections; ces reponses ne demandent pas des discusfions bien longues.

Si le degré de perfection d'un art se mesuroit par l'époque de tems écoulé depuis sa première invention, toutes les connoissances humaines devroient être arrivées à un point supérieur; & en général il seroit à présumer, qu'après les expériences accumulées de tant de générations successives,

les

les hommes devroient tous être très sages & très heureux. Il ne fuffit pas d'ailleurs, pour décider de l'utilité de nos recherches, de prouver que dans tel siécle, ou chez tel peuple cultivateur, cette premiére industrie ait été très florissante; c'est de notre siécle, c'est de notre patrie dont il s'agit. Mettre nos compatriotes à portée de profiter de l'exemple des nations plus avancées dans ces connoissances si nécessaires au bonheur des peuples ; voilà notre principale tâche. Les principes de l'agriculture, fupofés connus, nous préfumons qu'il peut y avoir des pratiques, très utiles, ignorées ou négligées en Suisse, & que nous pouvons prêter la main à l'industrie de nos compatriotes, en leur fournissant des moyens plus efficaces ou plus abrégés.

C'est une erreur de suposer que l'agriculture ait été le prémier des arts cultivés & persectionnés par les hommes. Cette suposition est contredite par l'histoire des prémiers siécles chez toutes les nations. La culture paisible des champs est le fruit de la formation des Sociétés civilisées. Lors qu'une nation se livre à l'agriculture, c'est que les constitutions civiles sont déjà sormées mées & se persectionnent. Ce n'est pas une moindre erreur de croire que les révolutions sanglantes n'apportent à cet art nourricier qu'une suspension passagére. Il ne peut que languir dans les pays, qui ne jouissent pas d'une destinée libre ou au moins tranquile. Malheureusement l'Europe, pendant quinze siècles & plus, a été agitée par des révolutions destructives pour l'agriculture.

Elle étoit négligée, méprifée même, de ces nations nombreuses qui foulerent aux pieds la grandeur de Rome. Les allarmes, qu'ils n'avoient cessé de répandre sur les frontiéres de l'Empire, avoient interrompu la culture des terres, dont nos ancêtres venoient à peine d'aprendre l'art des Romains leurs vainqueurs. Quand ces effains de conquérans se furent établis dans les provinces dévastées, les foibles restes des anciens habitans, confondus avec leurs nouveaux maîtres, découragés par les malheurs éprouvés, accablés par les ténébres de l'ignorance, qui couvrit l'Europe entiere, ne retrouverent pas sitôt leur premiére industrie.

A cet épuisement succéderent les guerres civiles, causées par le vice du système séot 4 dal.

dal, & entretenuës par l'ambitieuse émulation des Evêques & des Rois. Durant ces troubles, chaque petit Comté devint le théatre fanglant de quelque violence impunie. Ces horribles dissentions furent enfuite suspenduës par la triste folie des Croisades. Des Moines fanatiques persuaderent aux peuples crédules d'abandonner la culture des terres, & des Princes foibles ou superstitieux donnerent l'exemple de cette désertion de la patrie.

Bientôt les Chrêtiens, tournerent contre eux-mêmes ces armes criminellement confacrées à leur foi, les guerres civiles furent renouvellées avec fureur; & la Religion en devint encore le fignal ou le prétexte. Pense-t-on que parmi ces troubles afreux, ces dévastations redoublées, cette dépopulation continuelle, l'agriculture ait pû faire

des progrès.

Lors que l'épuilement ramenoit les nations à la tolérance & à la paix publique. la découverte d'un nouveau monde vint malheureusement tenter la cupidité des Rois; l'avarice à son tour dépeupla l'Europe, que les fureurs de l'ambition & du fanatisme avoient si longtems déchirée. Encore aujourd'hui les principales nations de notre continent s'épuisent pour réparer la désolation de ce nouveau monde, qu'elles ont trouvé sans culture, ou qu'elles ont elles mêmes dévasté. Ces mêmes peuples qui se croient policés & éclairés, trop peu nombreux pour jouir de leurs propres terres, continuent à se disputer avec acharnement des déserts éloignés, qui appartiennent à d'autres nations, qu'on traite de sauvages.

Dans cette triste énumération des malheurs de l'Europe, nous n'avons point compris ces guerres constantes, que la jalouse inquiétude des voisins, une émulation trop ambitieuse des Rois, ou de leurs Ministres excitent tous les jours, & prolongent si opiniatrément, pour l'entiere destruction de la culture des provinces, qui sont le théatre de ces sanglantes quérelles.

Il ne faut pas croire que notre patrie ait été exempte des funestes effets de tant de révolutions fatales au repos de l'Europe. Helas! nos ancêtres, comme nous, se livroient au coupable penchant de prendre part aux dissensions des autres peuples. Encore aujourd'hui les guerres de l'Europe

& les colonies Européennes, dans le nouveau monde, nous enlevent impunément notre argent & nos hommes.

C'est une grande erreur, sans doute, de suposer que dans tous les pays, l'agriculture répare promptement ses pertes, & que si la pratique en est interrompuë par les calamités publiques, sa théorie toute simple ne se perd ou ne s'oublie jamais. Il est vrai que ses principes sont simples, & c'est ainsi que nous cherchons à les faire connoître. Mais il faut de l'industrie pour les apliquer avec le plus grand avantage. & plus d'un obstacle politique, civil & moral, peuvent arrêter cette activité éclairée, cette émulation laborieuse, qui fait aimer le travail dans le même tems qu'elle en multiplie & perfectionne les fruits. Souvent la superstition, l'habitude & l'orgueil du préjugé mettent le bandeau sur les yeux des hommes. La cruauté des vainqueurs ne nuit pas plus à cet égard que les rigueurs d'un despotisme, qui chargent de chaînes pesantes des mains, qui doivent être libres pour travailler avec succès & avec plaisir; ainsi par la faute de quelques nations & pour le malheur du plus grand nombre d'aud'autres, les arts les plus nécessaires à leur félicité ont été le plus longtems négligés.

Souvent même dans des pays, tel que le nôtre, qui jouissent d'une liberté parfaite, des usages anciens & trop respectés sous ce titre, une sécurité indolente, entretenue par une longue paix, des causes lentes & imperceptibles de découragement ou de dépopulation, peuvent hâter la décadence de l'agriculture comme celle des arts. C'est déja retrograder & perdre quand l'industrie d'une nation s'arrête, tandis que celle de ses voisins sait sans cesse de nouveaux progrès.

Mais ces erreurs, ces causes destructives, ces maux secrets de la nation, sont-ils de nature à pouvoir être combattus avec bienséance & avec succès par le zèle de quelques citoyens? Oui, sans doute; très souvent même, chez des peuples mésians à proportion de leur attachement à la liberté; l'autorité attaqueroit vainement des préjugés habituels, si les esprits ne sont pas disposés d'avance à s'en dépouiller. Souvent aussi des particuliers, dont l'attention n'est pas absorbée par les soins continuels & infinis, qu'exigent des Pères de la patrie

trie les grands objets du gouvernement, font mieux en état de rechercher les causes compliquées de quelques inconvéniens de détail, & les moyens les plus faciles d'y remédier. Le bonheur de vivre fous des chefs attentifs & éclairés, ne doit jamais nous dispenser d'un amour pour la Patrie actif & vigilant. Encore moins devons-nous épargner nos foins, lors que les regards d'un Souverain bienfaisant nous invitent à proposer modestement nos essais & nos vuës. En Angleterte, en Suéde, en Dannemarc, & tout nouvellement en France, les établissemens les plus importans pour ranimer l'agriculture & l'industrie ont dû leur naisfance au zèle de quelques particuliers, avant que l'aveu du Souverain y mit le sceau. Les mêmes moyens y ont été emploiés, dont nous cherchons à faire usage. Une réunion de travail sous la forme d'une Société, des prix propofés pour exciter les talens par l'émulation, voilà quelle a été à peu près par tout la marche des efforts furprenants, que font aujourd'hui les nations les plus florissantes, pour se surpasser dans les resfources, qui constituent leur vraie puisfance. Mais avant de parler des exemples que

que nous nous sommes proposés, & des moyens d'imitation qui sont dans notre pouvoir, il nous reste une proposition à examiner, qui, si elle étoit vraie, rendroit chimérique & nos peines & les principes auxquels nous les consacrons.

On nous objecte, que si l'agriculture étoit déja portée dans la Suisse au plus haut degré de perfection, dont la nature du sol est susceptible, il seroit inutile de s'occuper des moyens de la perfectionner; que si le succès de cette culture est proportionné à l'état de population d'un pays & aux voies d'écoulement chez l'étranger, il est absurde d'inviter les habitans à la pousser plus loin.

Nous pourrons oposer à ces doutes des supositions bien mieux sondées, & sans contredit plus vraisemblables. Nous doutons, par exemple, que l'industrie des cultivateurs puisse être appellée parsaite dans un pays, où tant de forêts mal œconomisées occupent un terrain propre au labour & à la culture; où de vastes marais attendent inutilement qu'on les mette en valeur, par un travail peu couteux; où dans quelques endroits encore, des ruisseaux

を分すまま

errent sans profit au milieu des broussailles; où la distance d'une colonie ou d'un village à l'autre est occupée par des déserts communs, par des champs cultivés péniblement, & avec peu de profit, par des prairies vastes mais épuifées, nourrissant à peine quelques troupeaux languissans, tandis qu'avec le fecours des mains industrieuses, elles fourniroient à l'entretien abondant de nouvelles colonies. On se hâte trop de juger de l'agriculture d'un pays par l'état florissant de quelques districts, qui environnent les villes, ou de certaines vallées. La comparaison de ces lieux favorifés par la nature ou par le hazard de quelques circonstances politiques, avec d'autres lieux souvent leurs voisins, prouve d'autant mieux que l'industrie doit venir au fecours de la culture négligée dans ces lieux.

Que l'on n'objecte plus aux conseils proposés aux cultivateurs, la stérilité de nos terres & l'ingratitude de notre climat; une variété presqu'infinie de situations dans l'exposition & dans la nature de nos terres, nous excite, au contraire, à varier les moyens de les faire valoir, & nous donne des espérances de succès pour des tentatives

tives de plus d'un genre. Que disons-nous? L'expérience ne parle-t-elle pas à nos yeux? Nous avons vû depuis un petit nombre d'années quelques nouvelles branches de l'agriculture se perfectionner parmi nous; la culture des patates est devenuë générale, les prairies artificielles font la richesse de plufieurs paroisses du Pays de Vaud, du Comté de Neuchâtel & de quelques autres cantons. Le secret de fertiliser les terres par leur mêlange & particuliérement par l'usage de la marne est devenu la grande ressource de plusieurs cultivateurs. Ces exemples doivent encourager pour d'autres tentatives. Notre Recueil indiquera des esfais de nouvelle culture couronnés par le fuccès, & bien d'autres expériences encore à faire.

Dans le tems que les Anglois achettoient de l'étranger une bonne partie de leur pain, il se sera trouvé vraisemblablement parmi eux des gens bien persuadés que leur agriculture étoit assez parsaite; cependant l'industrie excitée, soutenuë, encouragée par la faveur de divers avantages bien entendus, a mis les terres aujourd'hui au point de produire des recoltes si abondantes,

que le superflus de la nation fait un des objets les plus importants de son com-

merce d'exportation.

Cette réflexion nous conduit au dernier retranchement de ceux qui doutent de l'utilité de nos foins pour perfectionner parmi nous l'agriculture & les arts qui marchent à sa suite. On nous objecte, que chez une nation établie au centre du continent, & environnée de pays plus fertiles que celui qu'elle habite, par le défaut de portes pour l'écoulement du fuperflus, l'augmentation des productions ne produiroit que l'avilissement des denrées, & conduiroit à un nouveau découragement de la culture.

Si nous avons des voisins mieux favorisés que nous par la nature, nous en avons dont les pays ne produisent ni des grains ni des vins, ou trop peu pour leurs besoins. Le territoire de quelques - uns est même trop borné, pour faire une ressource de leur œconomie: si des moissons plus abondantes nous mettent en état de leur en offrir une portion, pourquoi douterions nous que ces voisins, liés d'intérêt & pour ainsi dire de sang, avec nous, ne la recussent pas de nos mains, au prix qu'ils

en payent à des étrangers plus éloignés, chez lesquels ils font obligés d'aller chercher souvent leurs denrées à grand fraix (*). Quand nous aurons perfectionné les moyens de rendre la variation des prix de nos grains moins subite & moins frapante, & de fixer ces prix autour de ce juste point, dans lequel ils ne sont ni onéreux aux citoyens, ni défavantageux aux cultivateurs; alors seulement on pourra mettre en problème si une nouvelle augmentation des productions de nos terres fera avantageuse, ou non rélativement au rapport de celles-ci. Mais tandis que notre pays, dont une si grande partie est propre à la culture des bleds, ne fournit pas, dans les années abondantes, une provision suffisante pour balancer seulement les difettes passagères de quelques moissons moins riches, & que les révolutions dans les prix sont si grandes & fi rapides, nous fommes bien éloignés encore de la crainte que nos voifins ne refusent le partage de notre superflu. Nous devons donc tâcher de nous affurer premiérement pour nous mêmes, par une meilleure culture, la certitude de notre nourriture, qui fait une out +1+ g m nove y'n par-

Our dirons nous de la callan (*) Voyez page 70. 71. de ce volume.

partie aussi essentielle de la liberté politique d'un peuple, & de son indépendance des étrangers.

Les ressources d'une bonne culture sont d'ailleurs infinies, & le pain n'est pas le seul revenu de la terre. La Providence, en donnant à cette terre des sorces suffisantes pour des productions variées à l'infini, paroit l'avoir destinée à nourrir abondamment une race d'hommes, bien plus nombreuse que cette race inquiéte & acharnée à se disputer la propriété passagère d'un terrain superflu.

Considérons le peu d'articles d'exportation, qui doivent balancer ces besoins, nous pourrions dire innombrables, de nécessité ou de fantaisse, pour lesquels nous nous assujettissons à des contributions immenses envers nos voisins. Examinons ensuite, si dans ce petit nombre de branches de notre industrie, il ne s'en trouve aucune, qui par notre négligence, risque de passer en d'autres mains. La culture du lin & la fabrication des toiles sont diminuées, & se seroient perduës irrévocablement, si l'on n'y avoit apporté une attention sérieuse. Que dirons-nous de la culture perfectionnée

des prairies, soit naturelles soit artificielles, cette baze de toute l'agriculture? Quelle source inépuisable de richesses ne deviendroit-elle point pour nous, en étendant le commerce de nos chevaux, de nos bœufs, de nos fromages, de nos laines &c.? Surtout quand nous nous apliquerons à perfectionner les races de ces animaux utiles, comme les encouragemens prévenans du Souverain nous y invitent. Il seroit superflu de pousser plus soin l'aplication détaillée de ce principe, auffi vrai qu'important, de l'inépuisable fécondité de la terre, & de la variété infinie de ses ressources, lorsqu'elle est cultivée par des mains industrienses. N'oublions jamais, que le point, où l'industrie s'arrête, est le prémier point de sa décadence, & que sans une réaction égale, sans des efforts soutenus de notre part, l'activité de nos voisins fera tous ces progrès à nos dépens.

Jamais peut-être à cet égard, l'émulation n'a été plus grande entre les nations. Nous observons aujourd'hui une fermentation générale dans les esprits, qui tend à une révolution pour le bien de l'humanité. Le génie, apliqué successivement à toutes les

scien-

-225:31

sciences spéculatives, se fixe aujourd'hui par préférence, sur des recherches rélatives aux intérêts directs de la Société. Une foule d'excellens esprits & de bons Autheurs ont fait du commerce, des arts, des finances, de toutes les ressources de la puissance d'un Etat, leur plus grande ou leur unique étude. Tant de voix se sont élevées de tout côté, qu'on est parvenu à persuader aux Rois de mésurer la force de leur sceptre par le nombre & le bien-être de leurs sujets. Ce n'est plus aujourd'hui que par de nombreuses troupes & à force de retranchemens, que les divers Etats affurent leur liberté publique & protègent leurs frontieres. Cet apareil guerrier ne se soutient qu'à force d'hommes & d'argent; les finances dépendent de l'industrie comme les recruës de la population, & le principe de cette double reffource de toute puissance est dans l'agriculture. Des alliances, des victoires, de nouvelles conquêtes même, ne donnent à une nation qu'une puissance momentanée & précaire; les revenus d'une industrie redoublée, d'un commerce étendu, les heureux effets d'une administration vigilante & active, augmentent la puissance rélative

d'un Etat, mais cette puissance encore n'est que conditionnelle & dépendante; il n'y a que les ressources de la terre & la force de la population, qui puissent être regardés comme les sondemens d'une puissance positive & sûre, & qui donnent à une Nation les moyens de se suffire à elle-même.

Il y a longtems, fans doute, que cette vérité étoit connuë, mais aujourd'hui plus que jamais, les Peres des peuples & leurs Ministres lui rendent hommage. On avoit longtems envifagé le commerce (†) & l'industrie qui en est la baze, comme des moyens suffisans pour peupler un Etat & pour l'enrichir; cette erreur étoit autorifée par l'opinion de plusieurs grands hommes. Aujourd'hui l'agriculture est reconnuë avec tous ses droits, comme la vraie source de la population & des richesses. Heureux les hommes, quand tous les Princes seront convaincus, qu'ils trouvent leur compte, à faire jouir les sujets de la liberté nécesfaire pour se livrer sans crainte aux plaisirs † † 3 de-

(†) " C'est à une espèce de présérence donnée au ,, commerce qu'il faut en partie attribuer chez nous ,, le dépénissement de l'agriculture Nous avons mis ,, la conséquence avant le principe ". L'agronomie ?" Pindustrie ; Corps d'observation , Tom 1. Presace p. XIV. ib. arts 1. p. presace p. XV. XVI. de l'œconomie champêtre, & aux devoirs attachés à l'état de Pere.

Si de nouvelles vuës de culture, de commerce & de police rélativement aux arts, augmentent chaque jour encore, sous nos yeux, la puissance & la félicité de plusieurs Nations de l'Europe, qu'est-il besoin d'apporter d'autres preuves de l'utilité des encouragemens, pour perfectionner l'agriculture & l'industrie? Et que risquons-nous de prositer de leur exemple?

La Suéde a été le prémier pays peutêtre, où une Académie vouée aux sciences s'est occupée à indiquer à la puissance législative les moyens de tirer le plus grand avantage des productions de la terre. Les Savans y ont véritablement confacré leurs lumieres au bien de la Patrie, & leurs recherches, foutenues par les Etats, ont produit de vraies richesses pour la Nation, par les nouveaux moyens découverts pour perfectionner les fruits naturels du pays, ou pour y naturaliser des productions étrangéres. On a cru que cette partie de la Phi-Iosophie pratique & de l'Histoire naturelle méritoit de faire l'objet des études de ceux qui se consacroient au St. Ministère pour

PREFACE. XXIII

la campagne. Des Professeurs & des éxamens publics ont été établis dans cette vuë.

Le Roi de Dannemarck, FREDERIC V. est attentif à augmenter le bonheur de ses Sujets par la protection qu'il accorde à l'agriculture & à l'industrie. Ce Monarque est fecondé dans ses vuës par les lumiéres d'un grand Ministre, qui, comme Sully, estime " que l'abondance des choses néces-" faires & celle du peuple font la force ", réelle de l'Etat ". Les défrichemens, les desféchemens des marais, les nouvelles plantations, tous les établissemens utiles, sont encouragés par des recompenses Royales. Divers Edits, tous également sages, ont enlevés les obstacles civils & politiques qui s'oposoient aux progrès de l'agriculture. Le Roi a établi des manufactures de divers genres, & des magazins, où font dépofées les laines qu'on achette des Paysans, en récompensant ceux qui en aportent le plus & de la plus belle qualité. Des écoles ont été érigées pour élever des Paysans pauvres & les former aux travaux de la campagne. Une Académie, présidée par le grand Maréchal de la Cour, propose des questions importantes, distribuë des prix, est con-† † 4 fulsultée par le Gouvernement, & présente des projets utiles.

Mais de toutes les nations policées, la nation Britannique est celle qui nous offre l'exemple le plus brillant d'une industrie fage dans le choix des moyens, & rapide dans ses succès. Depuis le milieu du siécle passé, les Rois, le Parlement, les Grands & la Nation entiére n'ont cessés de donner l'attention la plus férieuse pour faire fleurir non feulement leur navigation & leur commerce, mais tous les arts, & surtout l'agriculture, comme le tronc qui fournit la vie à toutes les branches. Des primes généreuses ont été presque les seuls ressorts employés chez les Anglois pour faire réuffir les établissemens les plus glorieux & les plus utiles. Par ce moyen si simple, mais plus efficace qu'on ne le foupçonne communément, ils se sont mis en état de fournir en tems de paix à des nations rivales, le pain qu'ils avoient été obligés d'en recevoir, en accordant des recompenses à l'exportation. Ces recompenses publiques sont toujours un excellent motif pour exciter le génie & les talens; moins par le profit qu'elles aportent à ceux qui les obtiennent, que

par le témoignage flateur de l'aprobation des juges & de l'estime de la nation.

La même chaleur, le même zèle s'est manifesté en Irlande (*), dans plusieurs

par-

(*) La Société de Dublin en Irlande, la plus ancienne de toutes les Sociétés d'agriculture, doit fon établissement à l'association de 200. des principaux Seigneurs de ce Royaume. Elle donne ses obfervations sous la forme d'une seu lle périodique, qui paroit tous les Mardis depuis le 4. Janvier 1736. cette

Société distribue des primes.

A Clarc, le principal lieu d'un Comté de ce nom, aussi en Irlande, se trouve une Société, qui a pour objet principal l'encouragement de la fabrique des toiles de lin. Cette Société a fait annoncer en Octobre 1760 qu'elle distribueroit tous les ans 500. rouets & devidoirs, & qu'elle donneroit des primes à ceux qui auroient vendu la plus grande quantité de graine linette, ou graine de lin, au plus bas prix, à de pauvres cultivateurs, en en garantissant la bonne qualité.

Le Comte de Clauricarde aussi en Irlande, a fait annoncer des Primes rélativement à l'agriculture pour 1761. de la valeur de 123. L. Sterlings. Lond.

Chronicle, vol. VIII. pag. 360.

Une Société, semblable à celle de Dublin, a été fondée à Edimbourg en Ecosse, longtems avant la naissance de la Société de Londres.

Le gouvernement en Danemarck à établi un Conseil d'œconomie à Copenbague, & un Collége d'agricul-

ture à Christiania.

On s'occupe de l'œconomie dans diverses Académies d'Allemagne: la Société Royale de Gottingue distribue des prix sur des questions rélatives à cet objet. Nous voyons aussi dans l'Electorat d'Hanover un exemple remarquable d'une générosité dirigée vers des buts + + c

parties de l'Allemagne, en Espagne, dans la France chargée d'une guerre onéreuse, dans l'Italie, trop divisée peut-être, & retardée dans ses efforts par l'esprit ou les circonstances particulières des Gouvernemens, qui en partagent la propriété.

Si dans le fein des Nations foumises à une autorité absolue, ou chargées d'impofitions, & trop souvent troublées dans leur œconomie par des guerres longues & fréquentes, il s'est trouvé un nombre de Citoyens affez courageux pour avertir & la nation & les maitres de leurs vrais intérêts, mis en oposition mal-à-propos, ou pour encourager les peuples à redoubler leur travail & leur industrie; quel motif d'émulation pour nous, qui vivons libres & tranquiles, qui n'avons point à gémir du fardeau des impositions nécessairement apéfanties par les malheurs du tems, & qui pou-

véritablement nobles, dans la personne de M. le Baron de Hobenthal. V. les Beytrage de Hannovre, dans différens passages.

En France, les Etats de Bretagne ont donné l'exemple par l'établissement de la Société de Rennes. Le Roi vient d'en écablir une à Panis & dans diverses autres généralités du Royaume

Le Roi de Sardaigne a établi un Collége d'agriculture à Turin, & un Particulier en à fondé un

lemblable à Fiorence.

pouvant compter de recueillir les fruits de notre travail, sommes depuis longtems & serons toujours, s'il plaît à la Providence, les spectateurs tranquiles, mais peut-être trop curieux, de ces guerres sanglantes, qui ne s'allument plus en Europe sans porter leurs slammes cruelles dans tous les continens, & au delà de toutes les mers.

L'histoire des différentes Sociétés d'agriculture est trop connue, pour qu'il puisse paroître nécessaire d'en raporter ici quelques détails. Partout ces établissemens ont été soutenus par l'empressement généreux & patriote des Citoyens les plus attachés à leur patrie, protégés par les Souverains, comme des moyens d'augmenter la félicité des peuples, & soutenus par des marques publiques d'estime & d'encouragement de la part des Princes & des Etats.

Si toutes ces réfléxions, si ces exemples des nations les plus florissantes ne suffisent pas pour faire bien juger de notre établissement, au moins prouvent-ils l'importance de nos vues & la nécessité de chercher à les remplir d'une manière utile. Que l'impuissance d'égaler les brillans efforts de quelques nations plus florissantes & plus

XXVIII PREFACE.

riches (†), ne nous détourne pas du deffein de les imiter, dans la proportion de la fituation de notre patrie & de nos facultés. Nous n'ofons pas évaluer la probabilité de nos fuccès; l'expérience en décidera. Mais fans un peu de confiance dans ces mêmes fuccès, le peu d'utilité, qu'on nous permet d'espérer de notre zèle, seroit encore perdue. Le public, aux yeux duquel nous allons exposer l'histoire de la naissance de cette Société, & le précis de la marche & des progrès de notre travail, jugera fans doute avec indulgence de nos efforts & rendra au moins justice à nos intentions.

Il se fait rarement des Etablissemens par prévoyance; nous ne sommes que médiocrement frapés par les objets, dans une perspective éloignée; nous ne songeons aux remédes qu'après que le besoin a commencé à se faire sentir; encore alors notre inertie, quand elle n'est pas surmontée par l'in-

(†) La Société d'agriculture &c. de Londres diftribue des primes pour la valeur de plusieurs mille livres Sterlings annuellement; à ne compter que les fommes énoncées dans l'énumération qui nous a été communiquée, & sans compter les primes sixées à raison de l'aunage, du poid & de la mesure, ce qui doit saire une somme bien plus grande encore que la prémière. Jamais, peut-être, Nation n'a fait un si bon usage de ses richesses.

l'intérêt de quelque passion, laisse-t-elle souvent croître à nos yeux des inconvéniens très sensibles, par le défaut d'ardeur ou de courage nécessaire pour surmonter quelques obstacles, qu'une imagination intimidée nous exagére. La défiance de nos propres forces pent souvent être vicieuse dans sa source; elle peut naître d'un attachement trop servile à cette opinion des hommes qui dépendra de nos succès; notre amour-propre ne veut pas courir le risque de s'être trompé. On ne peut donc assez témoigner de reconnoissance à ces Citoyens zélés, qui, non contents de donner à des vues fages une aprobation infructueuse, osent dans l'occasion regarder en face le préjugé & en braver les décisions impuissantes, des qu'on les méprife. Il arrive assez fréquemment, que de bons esprits, trop prudens pour donner un exemple, s'empressent de suivre les traces & de soutenir les efforts d'un guide ardent & courageux. La volonté une fois mise en action, aussi-tôt le zèle & la patience font disparoître ces difficultés qu'on avoit crû invincibles. Les forces s'augmentent & s'accélérent à raison des mouvemens tendans tous au même but; les idées se dévedévelopent par l'examen, les conféquences s'enchainent aux principes, les opérations s'arrangent, les obliacles s'aplanissent; & bien-tôt on ne s'étonne plus d'avoir réussi. Telle est à peu près l'histoire de tous les Etablissemens, fondés par la réunion de plusieurs volontés libres & par une association de travail, mais qui ne sont pas apuyés d'une autorité suffisante pour en assurer l'exécution.

Nous devons cette justice au patriotisme de Mr. TSCHIFFELI, fécrétaire de la chambre suprême des causes matrimoniales, Vice-président perpétuel de notre Comitté, de le reconnoître publiquement pour le prémier fondateur de notre Société, comme il en est encore un des principaux soutiens. En Decembre 1758. il invita, par les affiches hebdomadaires, ou la feuille d'avis de cette Ville, les amateurs de l'agriculture & les vrais Patriotes, de rassembler, par voye de fouscription, un fond nécesfaire pour distribuer des prix annuels à ceux qui donneroient la meilleure folution d'une question rélative aux moyens de perfectionner notre agriculture: L'attention du public fut réveillée par cette annonce, on aplau-

aplaudit à son but, & le nombre des souscripteurs passa les esperances de M. Tschif-FELI, & celles des pérsonnes qui l'avoient encouragé à sonder les dispositions de ses Concitoyens.

Alors étendant ses vues, & prévoyant en même tems la difficulté d'exécuter & de suivre dans une assemblée, trop nombreuse, les détails du travail, qu'il projettoit, ce vrai Citoyen demanda par un avis, qu'on fit circuler, le droit de se choisir parmi les souscripteurs six associés, qui à leur tour s'affocieroient un pareil nombre de nouveaux Collégues, pour former ensemble un corps fixe, qui pût correspondre avec les cultivateurs du Canton, & apliquer leurs lumiéres sur l'état actuel de l'agriculture, à la recherche des moyens de la perfectionner. Son choix tomba fur Mr. ENGUEL, alors ancien Ballif d'Arberg, aujourd'hui Ballif d'Eschallens, le prémier Président de cette Société naissante, si digne de nos respects par son désinteressement patriotique & par son zèle pour le bien public; sur M. HERBORT, alors ancien Directeur de Roche, aujourd'hui membre du petit Conseil; sur M. DE DIESBACH, de Singe-

XXXII PREFACE.

ringuen, du grand Confeil; & sur Mrs. KOENIG, DE TAVEL de Monbijou, & TSCHARNER de Kerfatz, qu'il reconnoisfoit pour les premier confidens & les promoteurs de ses projets. Ceux-ci s'associèrent encore M. M. SINNER, alors ancien Ballif d'Interlachen, aujourd'hui membre du petit Confeil; & DE WATTEVILLE, ancien Baillif de NIDAU; M. M. LIEN-HARD T Sécrétaire de la Chambre suprême œconomique du pays allemand, STEI-GUER d'Aubonne & de GRAFFENRIED, Seigneur de Valaman, tous du grand Conseil; enfin M. DE GRAFFENRIED Seigneur de Bourgisten :- Ces Messieurs s'engagerent à s'apliquer plus particulierement aux divers objets de l'établissement qu'ils venoient de former, & à en foutenir les fraix par une nouvelle contribution. Nos lecteurs verront, par les extraits des Actes de la Société, à la fuite de cette préface, la marche progreffive de notre institution & de nos travaux, par l'acquisition de nouveaux membres, par l'étendue des correspondances, & par l'accroissement proportionel du zèle & des lumiéres des affociés.

Les prémiéres années ne pouvoient pas enco-

encore produire des fruits bien abondans, & bien mûrs; il falloit, pour nous servir des termes de notre art, trouver des ouvriers, sonder préparer les terres, avant d'en espérer d'heureuses recoltes. C'étoit affez pour notre encouragement d'avoir quelques preuves des dispositions générales de nos Compatriotes en faveur de notre projet, & de l'activité particulière de plusieurs de nos associés. Nous nous félicitons de la protection prévenante & déclarée de quelques Magistrats du prémier rang dans la République, particuliérement de Messieurs FREUDENREICH, HER-BORT, & de BONSTETTEN Sénateurs, & successivement nos Présidens; de l'émulation empressée des Citoyens attachés à leur Patrie, à répondre à nos invitations, & de l'harmonie parfaite de tous les associés pour s'entr'aider dans l'exécution de leurs communs desseins (*).

+++

Le

(*) Nous devons un témoignage particulier au zèle de MM nos deux secrétaires, M. BERTRAND, & M. TSCHARNER, c'est sur eux que roulent les plus grand détails de la Société, & ils soutiennent avec une exactitude digne de la reconnoissance publique de la Société un genre de travail, quelque fois fort penible & minutieux, & dans lequel leur

Le plan de la Société établie par les Etats de Bretagne, nous fit connoître la nécessité de porter aussi nos vues sur la fabrication des productions des terres & fur leur échange le plus avantageux. La différence de la constitution politique, du climat & des intérêts particuliers de cette province maritime de la France, avec notre position & nos intérêts, ne pouvoit pas nous empêcher d'adopter au moins les principes universels des moyens d'augmenter la force & la richesse d'une nation quelconque, par la perfection de ses arts, & par une exportation lucrative. Nous crumes devoir imiter les patriotes François dans ces deux points; en cherchant à établir dans les divers quartiers du Canton des Sociétés correspondantes, & en donnant une partie de nos foins pour les progrès de l'agriculture à d'autres objets intimément liés avec ce prémier art par une dépendance réciproque.

Dès lors, par un imprimé répandu dans le public au commencement de 1761, tous les

courage n'est soutenu ni par l'intérêt, ni par la gloire. Nous comprenons dans les mêmes éloges & dans la même reconnoissance, M. Koenig, le Boursier de la Société.

les cultivateurs expérimentés, & toutes les personnes disposées à seconder nos opérations furent invitées à former des Sociétés, pour correspondre avec nous sur les moyens de perfectionner l'agriculture, les arts & le commerce, dans la Suisse. On se promettoit par la réunion des secours de toutes ces Sociétés une plus grande confiance dans le travail & un succès plus rapide (†). Messieurs les Pasteurs, que leur demeure constante à la campagne met en état d'en mieux connoître la culture & les productions, furent exhortés à regarder comme un service essentiel rendu à leurs troupeaux, lorsqu'ils pourroient introduire chez le peuple agriculteur des idées plus perfectionnées sur l'œconomie rurale, & qu'ils les auroient excités à un travail afsidu & réfléchi: C'étoit donner lieu à la Religion de se fortifier au milieu d'eux avec une vie laborieuse. On adressoit les mêmes instances aux propriétaires des grands fonds; qui doivent une faveur particuliére aux sciences œconomiques, soit qu'ils séjournent actuellement fur leurs terres, ou qu'une infpection générale fur la culture leur four-

^(†) Voyez la Préface du Projet pour l'établissement des Sociétés correspondantes, publié en 1761.

nisse l'occasion d'entreprendre des améliorations, ou de guider les essais des payfans. Enfin tous les Citoyens en place,
toutes les personnes de condition furent
conjurées par leur amour pour la Patrie,
de ne jamais perdre de vue les grands essets
que des exemples supérieurs, des conseils
apuyés de l'autorité, des petits secours &
des encouragemens occasionnels ne manquent jamais de produire chez cette classe
d'hommes destinée au travail de la terre,
mais trop assujettie aux préjugés, & par
une suite nécessaire de sa position, beaucoup moins propre à résléchir qu'à se laisser
guider par des avis ou des exemples.

Encore ici le succès répondit à nos désirs. Des Sociétés correspondantes se formèrent en divers lieux de notre pays (*), & nous avons déja vû des fruits de leurs recherches, & des preuves de leur activité. Mais ce qui nous donne la plus vive satisfaction, c'est de voir une noble émulation reveiller, par tout chez nos Conséderés & nos voisins, le goût de l'agriculture, & rélativement à cet objet, l'attention sur les grands intérêts de notre commune Patrie.

La

^(*) On en donnera les Listes à la suite de cette préface,

La Société Physique, établie depuis 1747 à Zuric, tourne depuis peu ses vues plus particuliérement sur l'aplication de cette science à la culture de la terre, & à en juger par le prémier volume de ses Mémoires, elle paroit embrasser (†) tout ce qui concourt à la félicité d'une nation.

A Soleure, & depuis à Fribourg, nous avons vû naître des Sociétés œconomiques, qui ont prévenu nos vœux par l'offre flatteur d'une correspondance régulière, dont nous nous promettons les plus grands avantages. On doit au zèle de Mr. le Sénateur REMY, la fondation de la Société de Fribourg; & S. E. M. DE ROLL Avoyer de Soleure, a non seulement pris sous sa protection particulière la Société œconomique de ses Concitoyens, mais lui a procuré les affurances positives de la bienveuillance du Confeil Souverain.

Dans cette énumération des Sociétés œconomiques que la Suisse voit naître, nous n'omettrons pas une Institution nouvellement formée à Basle, sous les auspices directs du Magistrat suprême, & par les soins particuliers de M.le Grand Tribun DEBARY:

En-

Ensuite d'un ordre émané du grand Conseil le 21. Septemb. 1761. la Chambre œconomique suprême, & la commission particuliere pour les affaires intérieures du pays (Rechenkammer & Lands commission) formérent un Comitté pour s'occuper des moyens de perfectionner l'agriculture. Deux membres du Grand Conseil y furent ajoints, & chargés de faire dans la belle faison de cette année, un voyage dans le Canton, pour prendre connoissance de l'état actuel de la culture, & pour exhorter les RR. Pasteurs de la campagne, à s'apliquer à l'histoire naturelle & à l'agriculture, afin de se mettre en état de prêter des lumiéres au Souverain. On a fait distribuer aux paysans des exemplaires de quelques brochures propres à éclairer leur industrie. Dans le même tems les deux Tribunaux, dont le Comitté avoit été tiré, ont proposé à L L. E E. du petit Conseil d'établir une Société œconomique proprement dite. Nous attendons avec une grande impatience le moment de voir ce nouvel établissement fleurir sous la protection du Souverain, à la grace prévenante duquel il devra son être.

Heureuse la Suisse! si le goût pour l'a-gri-

griculture, plus digne, sans doute, de nous attacher, que le penchant pour les fervices militaires étrangers & la cupidité des fortunes du dehors, reprenoit ses droits dans nos cœurs, & fervoit de motif pour ranimer notre amour pour la Patrie, & resferrer notre union, ce double apui de la liberté Helvétique! Dans le tems que, plus heureux que tant d'autres peuples, nous jouissons d'une liberté constante & d'une paix durable, nous ne pouvons négliger les arts pacifiques de l'œconomie rurale, sans mériter les plus justes reproches.

On nous pardonnera de nous être livrés au plaisir de faire connoître au public des établissemens, qui nous semblent annoncer une époque intéressante pour la Patrie. L'émulation entre ces diverses Sociétés, toutes occupées des moyens de procurer à la nation l'abondance & la félicité, en étendant ses propres ressources, ne peut manquer de faire naître des vues très utiles. Nos recueils mériteront mieux l'accueil dupublic, depuis que les Sociétés correspondantes y portent leurs contributions. Dans les prémiers commencemens nous cherchions. à supléer à notre fond par l'adoption des

† † † 4

piéces étrangères, qui nous paroissoient excellentes & fervir à notre but. Pleins de confiance dans les secours de nos correspondans, nous r nonçons à un emprunt que nous ne nous permettions que par l'empressement de fervir nos compatriotes (*). La marque d'approbation que LL. EE. nos Souverains, viennent de nous donner, en nous accordant la grace d'un privilége, & leur recommandation auprès des Hauts Conféderés de la Suisse pour la même faveur, doit nous faire redoubler notre zèle pour mériter leur protedion & leur bienveuillance paternelle. Les divers Etats de l'union Helvétique ont confenti affez unanimément à notre demande : quelques-uns mêmes y ont aplaudi dans les termes les plus encourageans & dignes de la plus refpectueuse reconnoissance (†).

Nons

(+) Voici comment s'expriment Messieurs les Sindics & Conseil de Genève, dans leur réponse à la lettre

^(*) Les éditeurs de ce recueil se proposent de publier à part, & sous l'aprobation de la Société œconomique, un recueil des morceaux les plus interessans sur l'agriculture, qui paroitront chez l'étranger; en y ajoutant quelque fois des annonces & des extraits des livres les plus intéressans, rélativement à cet objet.

Nous invitons tous les vrais Patriotes à partager ces sentimens avec nous, & nous les prions d'aider de leurs secours nos efforts pour persectionner nos essais. Les mêmes motifs, qui nous inspirent une nouvelle ardeur, doivent redoubler le courage & l'activité de nos correspondans. On doit s'attendre à voir augmenter de même l'empressement & des Savans & des agriculteurs, pour répondre à nos questions.

de recommandation de LL. EE. de Berne, en faveur de notre Société, sous datte du 29. Decembre 1761.

", Le succès de l'agriculture est bien digne de l'attention bienfaisante que VV. EE, lui accor, dent, nous y concourrons aussi en tout ce qui

35 pourra dépendre de nous.

Mrs. les quatre Ministraux, le Confeil & Communautés de Neuchatel, disent dans leur réponse du 7. Janvier 1762. "Le but des travaux de la Société , occonomique fait fon éloge, comme la protection , dont V V. E E. l'honorent, annonce un gouvernement constamment occupé du bien des peuples. Nous envifageons un établissement de cette na-, ture comme pouvant devenir avantageux pour tous les pays, qui fous un même climat composent " le L. Corps Helvétique. Il n'en est aucun qui ne " doive y concourrir, & nous verrions avec un , fingulier plaisir, qu'il se trouva parmi nous des " Citoyens, qui pussent y prendre part, en réa-,, lifant, pour ce qui nous concerne, l'excellent pro-" jet de plusieurs Sociétés œconomiques, qui cor-,, respondroient avec celle, qui fleurit sous les auf-" pices de VV. EE. &c. &c.

+ 2100 H

Afin d'ôter à ces derniers toute excuse sondée sur le désaut d'habitude dans l'art d'écrire, nous déclarons avec les Autheurs de la présace du corps d'Observation de la Société de Bretagne: Que le Mémoire le plus mal écrit, sera certainement le plus estimé, s'il contient le plus de bonnes choses

de angles i emprendire del Co des Esta os Co



Var 1000 (100 100 100

SUITE

DE LA PREFACE,

Contenant:

- Les réglemens de la Société Oeconomique de Berne.
- Les extraits de quelques délibérations de cette Société.
- L'annonce des prix & primes pour 1762. & 1763.
- La liste des membres de la Société de Berne.
- Le projet de réglemens pour l'établissement des Sociétés correspondantes.
- Les listes de quelques Sociétés correspondantes.
- L'indication des priviléges des LL. Cantons & Alliés de la Conf. Helvétique.

EMANT THE TO THE WAY TO SEE English of the Society Occamanding The entired the greet greet deliberations de corre Signal Comment and the Land Received transmired to prince from a grav and the Cold of the Person American American Control Statement and the second s A STEEL STATE OF THE STATE OF T